

## Bulletin d'histoire politique

# Les manifestations Laurier des 6, 7 et 8 mai 1896 : un exemple d'usage des rites et rituels politiques en contexte électoral à Québec

Jean-François Drapeau



Volume 14, Number 1, Fall 2005

Rituels et cérémonies du pouvoir du XVIe siècle au XXIe siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055087ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055087ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique  
Lux Éditeur

### ISSN

1201-0421 (print)  
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Drapeau, J.-F. (2005). Les manifestations Laurier des 6, 7 et 8 mai 1896 : un exemple d'usage des rites et rituels politiques en contexte électoral à Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 14(1), 31–44. <https://doi.org/10.7202/1055087ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

# Les manifestations Laurier des 6, 7 et 8 mai 1896 : un exemple d'usage des rites et rituels politiques en contexte électoral à Québec<sup>1</sup>

JEAN-FRANÇOIS DRAPEAU  
*Département d'histoire  
Université Laval*

Partout où il va, il fait courir les foules[.] Au Québec, [...] les libéraux ne ménagent rien pour donner à leur leader l'image d'une idole à aimer, à adorer. Laurier devient ni plus ni moins que le dieu de la fête. Les assemblées du soir, par exemple, commencent et se terminent presque toujours par une procession aux flambeaux où Laurier, tel un roi bien assis dans son carrosse de gloire et de puissance, reçoit les acclamations de tous. Image saisissante qui s'imprègne dans la mémoire d'un grand nombre de Canadiens français<sup>2</sup>.

## PROVINCE DE QUÉBEC, CAMPAGNE ÉLECTORALE DE 1896

Depuis quelques décennies, le champ d'étude de l'histoire politique s'est amplifié d'une manière considérable. Parti de l'observation en vase clos « de l'État, du pouvoir et des compétitions pour sa conquête ou sa conservation »<sup>3</sup>, son territoire s'est élargi à « l'immense domaine qui nourrit et détermine le politique et qui touche à la société, aux croyances, aux représentations, à la culture [et] aux idées »<sup>4</sup>. Les rites et rituels politiques utilisés par les gens de pouvoir figurent parmi les nouveaux objets de ce champ d'étude. Selon l'historien français Serge Bernstein, les phénomènes regroupés sous ce label se caractérisent par « cette succession d'actes stéréotypés et répétitifs, à forte charge symbolique, qui confère au champ du politique une part de la puissance d'adhésion, de communion, de conviction qui appartient au domaine du religieux et contribue à une forme de sacralisation du politique »<sup>5</sup>. Dans les historiographies françaises, anglo-saxonnes et allemandes, l'étude de ces manifestations

repose sur une importante littérature. Dans la pratique historique canadienne et québécoise, cependant, l'observation des rites et rituels politiques demeure un fait récent, dont le champ, toujours en friche, n'est labouré que par quelques travaux précurseurs<sup>6</sup>. Aurions-nous trop longtemps considéré ces activités, à l'instar du politicien québécois Georges-Émile Lapalme dans ses *Mémoires*, comme étant « du matériel de cinéma »<sup>7</sup> ?

Pourtant, à l'image d'autres sociétés politiques, le passé collectif des Québécois n'est pas exempt de ces diverses manifestations de pouvoir. En attendant d'être exhumés par les chercheurs, ces rites et rituels politiques sommeillent dans les journaux, les chroniques ou les œuvres de certains mémorialistes<sup>8</sup>. C'est le cas, entre autres, des grandes démonstrations Laurier organisées dans la province de Québec par les libéraux en l'honneur de leur chef, sir Wilfrid Laurier, premier ministre du pays de 1896 à 1911 et principal architecte du Canada moderne. Pendant la durée de sa carrière publique, Laurier est effectivement l'objet de nombreuses fêtes politiques, notamment dans sa province natale où plusieurs le considèrent alors comme un véritable héros<sup>9</sup>. Dans ce coin de pays, chacune de ses visites donne lieu à une célébration de sa personne pendant laquelle les libéraux mobilisent divers moyens pour mettre en spectacle les discours politiques qui sont prononcés<sup>10</sup>. Les manifestations les plus spectaculaires surviennent lorsque Laurier revient d'un voyage officiel à l'étranger ou pendant les campagnes électorales.

Trois de ces grandes démonstrations Laurier se déroulent les 6, 7 et 8 mai 1896 dans la cité de Québec. Elles s'insèrent dans la période électorale qui portera enfin Laurier au pouvoir, le 23 juin 1896<sup>11</sup>. La province de Québec constitue alors un théâtre d'opérations majeur. Après dix-sept années au pouvoir, les représentants du gouvernement conservateur tentent d'y défendre leur bilan entaché par la dure récession économique et leur incapacité à dénouer la question des écoles du Manitoba, véritable tragédie de l'histoire canadienne<sup>12</sup>. Profitant des déconvenues de leurs adversaires, les libéraux misent sur la popularité de Laurier, dont le nom semble à lui seul tout un programme<sup>13</sup>. Les libéraux présentent d'ailleurs leur chef comme le plus grand fils du Canada français, voire le héros de la patrie, celui qui saura ramener l'ordre, rétablir la justice et délivrer la collectivité des forces pernicieuses qui la menacent<sup>14</sup>. Au printemps de 1896, cette rhétorique est diffusée dans toute la province. Le soir du 24 avril 1896, une manifestation imposante se déroule dans la ville de Montréal. C'est le premier coup de clairon de la campagne. Deux semaines plus tard, Laurier arrive dans la cité de Québec, dans laquelle se trouve la circonscription qu'il représente à la Chambre des communes depuis 1877. Ces trois journées de mai passées dans la Vieille Capitale sont particulièrement cruciales. Elles marquent l'ouverture de la campagne libérale dans le district électoral de Québec, fort de 25 comtés, que les libéraux doivent remporter pour former le prochain gouvernement à Ottawa. Il y a 213 sièges à pourvoir à la Chambre basse du Parlement fédéral et les 65 de la province de Québec risquent de faire pencher la balance. Pendant ces trois journées, Laurier et ses lieutenants prennent la parole chaque jour : le 6 mai devant les anglophones de la haute ville ; les 7 et 8 mai dans Saint-Roch et Saint-Sauveur, chez les Canadiens français. Pendant ces assemblées, les orateurs libéraux tirent à boulets rouges sur leurs adversaires conservateurs. Par exemple, dans un

discours prononcé le 8 mai, l'avocat Louis-Rodolphe Roy dit qu'il « est temps de chasser du pouvoir ces brigands politiques [les conservateurs] qui profitent de leur position pour s'enrichir et enrichir leurs familles qui vivent aux dépens de la crèche ministérielle »<sup>15</sup>. Les orateurs libéraux en profitent aussi pour encenser leur chef. Le 6 mai, le maire Simon-Napoléon Parent déclare : « Nous avons à notre tête un des chefs qu'un parti n'obtient que lorsque la Providence le favorise, un de ces hommes doués de tous les dons[,] un chef dont l'éloquence [est] sans rivale dans l'enceinte parlementaire »<sup>16</sup>. Quant à Laurier, il prononce un discours programme à chaque fois qu'il prend la parole. Il prêche la conciliation et se hisse au-dessus de la mêlée. Il ne manque toutefois pas de référer à la lettre envoyée aux journaux du pays par le premier ministre de l'Ontario, sir Oliver Mowat, dans laquelle ce protecteur des écoles séparées annonce qu'il se joindra au cabinet Laurier et veillera au règlement de la question des écoles du Manitoba si les libéraux remportent le scrutin<sup>17</sup>.

Dans un esprit de promotion de l'étude des rites et rituels politiques, cet article propose donc l'étude de ces trois grandes démonstrations Laurier organisées dans la ville de Québec au cours de la campagne électorale de 1896. Plus précisément, il entend montrer de quelle manière les organisateurs libéraux font usage de ces manifestations afin de mettre en spectacle les discours politiques qui y sont prononcés et valoriser l'objet de la célébration. Il s'agit bien d'examiner l'événement joué, et non parlé, au cours des grandes démonstrations Laurier. Ce qui nous intéresse, c'est le caractère partisan de ces manifestations, l'exécution stratégique du rituel, l'ordonnance des rôles, places et postures et l'usage des relations symboliques plutôt que la discursivité, qui sert de guide à l'interprétation de la gestuelle, telle une légende accompagnant une illustration<sup>18</sup>. De plus, cette brève étude souhaite démontrer que les rites et rituels politiques peuvent être examinés dans la courte durée, ponctuellement. En fait, les activités rituelles des gouvernants servent aussi dans le combat politique au quotidien et non seulement dans le contexte d'« invention d'une tradition »<sup>19</sup>.

## DES ORGANISATEURS PARTISANS

Les grandes démonstrations Laurier ne sont pas des fêtes civiques ; ce sont des manifestations partisans. En conséquence, elles sont l'affaire des hommes de parti regroupés au sein des comités organisateurs<sup>20</sup>. Ces comités sont généralement constitués d'un président, d'un trésorier, de secrétaires et de conseillers, dont le nombre varie selon les circonstances. Pour sa part, le comité organisateur des grandes démonstrations Laurier tenues dans la ville de Québec, en mai 1896, comprend un président général, plusieurs conseillers et quelques secrétaires. Ces stratégies proviennent certes des rangs mêmes du parti libéral, plus précisément de son réseau d'organisateur et des clubs politiques qui lui sont affiliés.

Le comité organisateur regroupe plusieurs membres du réseau d'organisateur du parti libéral. Le président général du comité est alors le sénateur Charles-Alphonse-Pantaléon Pelletier<sup>21</sup>. Député de Kamouraska au Parlement fédéral entre 1869 et 1877 et membre du Sénat canadien depuis le 2 février 1877, Pelletier est un libéral éminent de la région de Québec, de qui on dit qu'il a pris part à toutes les luttes

de la scène politique canadienne depuis le début de la Confédération. Aux élections générales fédérales de 1896, Pelletier est aussi l'organisateur en chef de toutes les forces libérales du district de Québec<sup>22</sup>. À la suite de la victoire libérale de 1896, il sera nommé Orateur du Sénat en guise de récompense<sup>23</sup>.

Dans ses fonctions de président général du comité, Pelletier est épaulé par quelques conseillers qui proviennent des échelons inférieurs du réseau d'organiseurs du parti. Ce personnel aidant est composé de plusieurs hommes politiques, dont Gustave-Henri Joly de Lotbinière, ancien premier ministre de la province et candidat dans Portneuf, David Alexander Ross, conseiller législatif, François Langelier, député fédéral de Québec-Centre, Charles Fitzpatrick, ancien député provincial et candidat dans Québec ; ainsi que François-Xavier Lemieux, député provincial de Bonaventure. Le comité inclut aussi le futur représentant de Québec-Centre à l'Assemblée législative, nommé Amédée Robitaille, qui est alors président du comité d'organisation électoral du faubourg Saint-Jean et un des trois vice-présidents du comité d'organisation politique de tout le district<sup>24</sup>. Sont aussi membres du comité des grandes démonstrations Laurier les organisateurs locaux Charles A. Parent, Dosithee Arcand et Jos. A. W. Lebel, également secrétaire du comité organisateur<sup>25</sup>.

Dans l'élaboration du programme des trois fêtes libérales de Québec, en 1896, ces membres issus du réseau d'organiseurs du parti sont secondés par les officiers du Quebec Liberal Club et du club Mercier. Le président du club Mercier est alors Gaspard Rochette, échevin et tanneur, tandis que son homologue du Quebec Liberal Club est nul autre que l'homme d'affaires prospère, et futur conseiller législatif, Richard Turner. Ces deux présidents font partie du comité organisateur des grandes démonstrations Laurier de Québec dirigé par le sénateur Pelletier<sup>26</sup>. Quant aux membres des clubs politiques, ils jouent un important rôle de soutien. Les gens du Quebec Liberal Club sont chargés des menus détails de l'assemblée préparée pour les anglophones de la ville, alors qu'un comité spécial du club Mercier s'affaire aux assemblées organisées à l'intention de la population francophone<sup>27</sup>.

Les grandes démonstrations Laurier sont ainsi orchestrées par les hommes de parti issus des rangs même des phalanges libérales, soit le réseau d'organiseurs et les clubs politiques. Dans un effort concerté, ces hommes s'occupent de la mise en forme des actes rituels, de l'ordonnance des rôles, places et postures et de la manipulation des objets symboliques.

## LES USAGES DU RITUEL

Dans l'*Anthropologie de l'État*, Marc Abélès présente, laconiquement, le rituel comme étant « un ensemble d'opérations qui se déploient dans un continuum »<sup>28</sup>. Compris de cette manière, le rituel est un élément capital des grandes démonstrations Laurier. Les libéraux en font usage de manière à lier entre elles les diverses séquences d'action, liaison faite en fonction de la position de Laurier dans le rituel, ce qui constitue une manière stratégique parmi tant d'autres de mettre en valeur sa personne. De plus, les activités rituelles des grandes démonstrations Laurier sont utilisées de manière à marquer une progression dans le temps vers un point culminant à atteindre, un dénouement constituant ainsi une sorte de crescendo producteur

d'un effet dramatique. Rythmées et ordonnées en séquences ascendantes, les performances rituelles des démonstrations lauriéristes se comparent ainsi à un drame qui se développe en trois actes (réception, procession et assemblée) en fonction de la personne de Laurier, objet de la célébration.

La réception est la première phase rituelle des manifestations Laurier. Étant donné le rapprochement dans le temps des trois manifestations de Québec, seule la journée du 6 mai comprend une phase de réception. Celle-ci sert à célébrer l'arrivée du chef libéral sur les lieux de la manifestation. Pour ce faire, les libéraux empruntent certaines formes au répertoire cérémoniel des entrées royales européennes, alors que le pouvoir monarchique était reçu en grande pompe, aux portes de la ville, par les édiles locaux et la population. Ces entrées solennelles, au cérémonial parfois complexe, mettaient notamment en scène un échange symbolique entre le souverain et ses hôtes<sup>29</sup>. Dans le contexte nord-américain de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les libéraux reprennent le caractère protocolaire de ces manifestations, qui tient compte des lois de l'hospitalité et des hiérarchies sociales qui sont en cause<sup>30</sup>. Cette phase rituelle des démonstrations Laurier se déroule à la gare. Son principal épisode est le moment pendant lequel les membres du comité de réception se portent au-devant de Laurier, qui descend alors de son train en compagnie de quelques-uns de ses lieutenants. Cette séquence est suivie par la lecture d'une adresse de circonstance à laquelle Laurier est invité à répondre, avant de gagner ses appartements du château Frontenac par l'entremise d'une procession<sup>31</sup>.

La deuxième phase rituelle des manifestations Laurier est la procession. C'est le moment durant lequel les libéraux escortent triomphalement le chef de leur parti à l'emplacement de l'assemblée. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux événements sont interprétés par l'entremise de performances culturelles. Dans son beau livre *L'Histoire spectacle. Le cas du Tricentenaire de Québec*, l'historien canadien anglais H. V. Nelles tente une explication de la notoriété des défilés. Il écrit : « Tout le monde adore voir un défilé. Mais pourquoi ? La popularité d'un défilé découle en partie de sa représentation convaincante d'un idéal. Tout à fait différent de la vie quotidienne, le défilé présente un monde structuré, ordonné, mettant en vedette ce qui est beau, terrifiant, fraternel, tout-puissant, symbolique ou héroïque »<sup>32</sup>. Concrètement, la phase processionnelle lors des manifestations Laurier se divise en plusieurs épisodes : rassemblement préalable des corps processionnels, incorporation de Laurier au cortège, départ de la marche vers le lieu de l'assemblée, déplacement et arrivée du cortège. En serpentant les rues selon un itinéraire prédéterminé, la procession offre ainsi à la population l'occasion d'acclamer le chef libéral à partir des fenêtres, trottoirs et encoignures avant son arrivée à la salle d'assemblée. Ce faisant, les marcheurs rendent hommage à leur chef, en formant un tout organique autour de sa personne. Laurier paraît alors comme un héros parmi les siens.

L'assemblée est le dernier acte des grandes démonstrations Laurier, en plus d'être le couronnement. Jusqu'à l'avènement des médias électroniques, l'assemblée publique demeure un mode de médiation fort apprécié des foules<sup>33</sup>. En visitant le Canada au début du XX<sup>e</sup> siècle, le sociologue français André Siegfried ne manque pas de souligner l'importance des assemblées dans la culture politique canadienne-française. Il les décrit comme étant beaucoup plus passionnées que celles de l'élément des Canadiens anglais et remarque, au passage, que chaque village de la province possède une petite tribune de bois, fixée sur une place publique, pouvant servir

à cette pratique<sup>34</sup>. Pendant les fêtes libérales, l'assemblée est le moment pendant lequel Laurier et les orateurs, dans un cérémonial strict, s'adressent à l'auditoire. Le premier épisode d'importance de cette phase est l'entrée de Laurier et de ses principaux lieutenants dans l'enceinte. Sur la scène, Laurier se soumet alors à la curiosité publique, salue à la ronde, s'incline devant les hommages rendus, et accepte les bouquets de fleurs que de jeunes enfants lui remettent. *Le Soir* décrit ainsi ce moment de l'assemblée du 8 mai 1896 : « Mlle Parent, la plus jeune fille du maire, présenta ensuite un magnifique bouquet au chef libéral et ce dernier l'embrassa et la fit asseoir près de lui sur l'estrade »<sup>35</sup>. Ensuite, l'assemblée se dote d'un président qui est appelé à lire une adresse de circonstance avant de céder la parole aux orateurs, dont Laurier, qui prononce le discours principal. La clôture de l'assemblée revient au président qui, après avoir remercié les orateurs et les électeurs de leur présence, demande inmanquablement à la foule de pousser trois hourras en l'honneur de Laurier et de la souveraine d'Angleterre<sup>36</sup>.

Les performances rituelles employées par les libéraux s'apparentent ainsi à un drame joué en trois actes : réception, procession, assemblée. Dans l'enchaînement des séquences rituelles, les libéraux confèrent un rôle prédominant à Laurier, autour duquel la performance évolue et prend tout son sens. De cette manière, les libéraux montrent à la population l'importance du chef libéral dans la collectivité canadienne française. Cette importance est aussi donnée à voir par les organisateurs dans l'ordonnance des rôles, places et postures des acteurs des différentes phases rituelles, principalement de la procession et de l'assemblée.

### L'ORDONNANCE DES RÔLES, PLACES ET POSTURES

L'ordonnance des rôles, places et postures se rapporte au positionnement et à la conduite des acteurs politiques dans la mise en scène générale de l'action<sup>37</sup>. Dans un article, l'ethnologue Christian Bromberger écrit à propos de l'ordonnance des rôles, places et postures que « tout rituel du paraître s'accompagne d'une mise en scène réglant minutieusement les positions et les distances, traduction spatiale d'une hiérarchie préexistante ou temporaire »<sup>38</sup>. Dans les grandes démonstrations Laurier, la position et le comportement des individus et des groupes participants sont déterminés de manière à conférer à Laurier une position dominante. De la sorte, dans l'espace festif des phases de la procession et de l'assemblée publique, Laurier est continuellement placé dans une situation prééminente, tenant du hiératisme, ce qui permet l'exposition de son caractère exceptionnel aux yeux de tous.

Dans la phase processionnelle des grandes démonstrations de Québec, la mise en valeur de Laurier par l'ordonnance des rôles, places et postures se concrétise par la composition du cortège, cet ensemble mouvant dans l'espace, unité de base des processions lauriéristes. Sur-le-champ, nous pouvons définir le cortège, en paraphrasant la définition des historiens Louis Marin et Daniel Arasse, comme étant un groupe de marcheurs disposés en rangs qui, dans le cadre d'une cérémonie publique, accompagnent une autre personne dans le but explicite de lui faire honneur<sup>39</sup>. Ces cortèges sont divisés en trois sections : corps processionnels, voitures attelées et population. À titre d'exemple, dans la procession du 6 mai 1896 qui escorte Laurier de la gare du

Canadien Pacifique au château Frontenac, la fanfare de l'Union Lambilotte, le club Mercier, les étudiants de l'Université Laval et la fanfare de Lévis forment la première section de l'ordre de marche<sup>40</sup>. Ces corps processionnels sont suivis par les voitures attelées, dans lesquelles figurent le chef libéral et l'élite du parti<sup>41</sup>. Dans cette partie du cortège, la prééminence de Laurier est notamment donnée à voir par la qualité de son équipage<sup>42</sup> et la garde d'honneur qui l'entoure, ce privilège n'étant évidemment pas accordé aux autres voitures<sup>43</sup>. La population qui s'agrange à la procession afin de rendre hommage à l'idole vient à la suite des carrioles. Lors de la procession du 8 mai 1896, ce sont dix mille marcheurs, selon l'estimation du représentant de *L'Électeur*, qui suivent les voitures, et ce malgré la pluie<sup>44</sup>. La procession lauriériste devient ainsi un rassemblement continu, dans lequel libéraux et citoyens accompagnent Laurier au lieu de l'assemblée.

Dans la phase de l'assemblée publique, la mise en valeur de Laurier découle de l'opposition frontale de la scène et de la salle. L'élite du parti libéral prend alors place sur la scène tandis que la population prend place dans la salle, constituant ainsi l'auditoire. Sur les planches, le chef libéral paraît au cœur du dispositif scénique, entouré de ses lieutenants, du président de l'assemblée et des orateurs de la soirée<sup>45</sup>. Par leur présence, ces acteurs secondaires viennent alimenter le prestige et la popularité du chef libéral<sup>46</sup>. Donnant l'illusion de l'équipe réunie pour le même combat, ces figurants symbolisent, en certaines occasions, une attitude ou un geste politique précis. La meilleure illustration de cette situation provient de l'assemblée de l'Académie de musique, tenue le 6 mai 1896, alors que le ministre de l'Instruction publique de l'Ontario, George William Ross, est dépêché dans la Vieille Capitale de manière à concrétiser la nouvelle attitude adoptée par Mowat envers Laurier. Le soir de l'assemblée, le lieutenant de Mowat paraît alors auprès du chef libéral<sup>47</sup>. Ce faisant, Ross donne une preuve tangible de l'engagement de Mowat envers Laurier, ce que le futur premier ministre exprimera dans son discours comme un retour à la grande époque du ministère dirigé par Baldwin et Lafontaine<sup>48</sup>.

Ainsi, non satisfaits de contrôler le déroulement des phases rituelles, les faiseurs de démonstrations libéraux gèrent aussi les positions des individus et des groupes participants. Il en va de même de la manipulation des objets symboliques.

## LES USAGES DES RELATIONS SYMBOLIQUES

Par définition, un symbole est le résultat d'une relation de type métaphorique, métonymique ou encore analogique, entre un signifiant et un signifié, entre un objet concret et un autre qui ne l'est pas, qui est absent de notre perception immédiate<sup>49</sup>. Dans les grands rituels politiques qu'ils organisent, les gens de pouvoir ne se privent pas d'utiliser les relations symboliques entre signifiant et signifié pour atteindre leurs fins. Selon l'avis de Marc Abélès, « les gouvernants ne sauraient faire abstraction de ce stock d'informations et de représentations dont nous disposons, que nous endossons en même temps que notre vêtement de citoyen »<sup>50</sup>. Dans les manifestations du pouvoir, les relations symboliques remplissent plusieurs fonctions. Elles viennent entre autres résumer et simplifier les enjeux, incarner le psychisme collectif, éclairer et

cristalliser les idéologies, confirmer les liens entre l'individu et la communauté, légitimer les autorités représentatives, toucher l'imaginaire, influencer sur les attitudes et les conduites, nourrir la sensibilité collective et mettre l'adhésion en mouvement<sup>51</sup>. Les organisateurs libéraux de Québec ne constituent pas l'exception à la règle. Dans les manifestations lauriéristes, ceux-ci font usage de certains objets signifiants, connus de tous, dont les inscriptions partisans, les objets identitaires et ceux associés à la fête, de manière à signifier la conjoncture politique, la légitimité, ainsi que l'esprit de la fête et, de ce fait, contribuer à la mise en valeur de Laurier<sup>52</sup>.

Dans les manifestations de Québec, les organisateurs libéraux font un grand usage des inscriptions partisans. Ces caractères écrits diversement inspirés tapissent les murs des salles des trois assemblées. La majorité de ces inscriptions informent l'auditoire en résumant certains aspects de la plate-forme libérale et en proclamant les grands principes libéraux qui s'y rattachent. Parmi ces sentences, on retrouve notamment « Le pays avant le parti », « Protection aux minorités », « Pas de taxes aux monopoleurs », « Tout perdre plutôt que l'honneur », « Respect à la Constitution » et « Justice égale pour tous ». Certaines inscriptions, quant à elles, servent plutôt à la dramatisation de la conjoncture politique. L'inscription « Le pont de Québec », qui rappelle selon l'interprétation du *Soir* « la promesse que faisait Sir Charles Tupper, en 1891, mais qu'il a oublié depuis »<sup>53</sup>, constitue un bon exemple. D'autres inscriptions sont tout à l'honneur des principales têtes d'affiche du parti, comme les « Bienvenue à notre chef Wilfrid Laurier », « Honneur au chef libéral », « Mowat-Ross » et « Laurier ». Enfin, certaines inscriptions suggèrent l'adoption d'une attitude politique carrément partisane, à l'instar des « Mesdames, faites voter pour les libéraux » et « Votez pour le parti libéral pour un gouvernement honnête »<sup>54</sup>.

Les organisateurs font aussi grand usage des symboles identitaires. En étant exhibés dans les rites et rituels politiques, les symboles identitaires confèrent aux gouvernants une surdose de légitimité. Dans un de ses ouvrages, Pierre Bourdieu écrit : « Pour que le rituel fonctionne et opère, il faut d'abord qu'il se donne et soit perçu comme légitime, la symbolique stéréotypée étant là précisément pour manifester que l'agent n'agit pas en son nom personnel et de sa propre autorité mais en tant que dépositaire mandaté »<sup>55</sup>. Dans les grandes démonstrations de 1896, les libéraux font notamment usage de symboles évoquant la nationalité des peuples canadiens français et anglais, ce qui vient légitimer la manifestation et souligner son bien-fondé. Ces symboles nationaux sont principalement les drapeaux anglais, français et canadien<sup>56</sup>. Le drapeau anglais, c'est-à-dire l'Union Jack, est à cette époque le drapeau officiel du Canada et de la province de Québec<sup>57</sup>. Dans une biographie consacrée à Laurier, le journaliste John Willison du *Globe* relate que les Canadiens français « look to the British flag as the symbol of the covenant which secures them in the possession and enjoyment of their language, their religion, and their local institutions »<sup>58</sup>. Quant au drapeau français, le tricolore de la Révolution, il semble déclencher plus de passions. Implanté dans la vallée du Saint-Laurent avec la visite de *La Capricieuse*, en 1855, le tricolore français devient le drapeau distinctif de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1888, et représente ainsi un élément de fierté nationale<sup>59</sup>. Enfin, la troisième partie de cette trinité est le drapeau canadien, qui, au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, est une première version du Red Ensign., constituée de l'Union Jack et d'un écu portant les armoiries des provinces du Dominion<sup>60</sup>.

Dans les grandes démonstrations Laurier, les organisateurs libéraux font aussi usage des objets associés à l'esprit de la fête dans la vallée du Saint-Laurent. Surgie de l'expérience millénaire des civilisations, la fête est connue pour les effets importants qu'elle a sur ses participants. Par les objets qu'elle mobilise, la fête crée de l'euphorie, du plaisir, de l'onirisme et de l'émerveillement, qui « ont pour but de revivifier les émotions, de charger l'atmosphère, [et de] porte[r] la fusion collective à son paroxysme »<sup>61</sup>. Pendant ces trois journées, les lieux investis sont décorés comme lors des fêtes civiques et religieuses : des banderoles survolent les rues et les salles d'assemblée sont ornées de rubans et de fleurs<sup>62</sup>. Ces manifestations se déroulent aussi au son de la musique. Les comptes rendus des journaux rapportent, par exemple, que les processions progressent au son de la fanfare, au rythme des chants politiques et canadiens, et qu'un corps de musique agrémenté aussi les lieux de l'assemblée en espaçant les discours par quelques airs connus<sup>63</sup>. Enfin, les libéraux emploient également des feux d'artifice, comme c'est le cas dans la procession du 8 mai, alors que le reporter du *Montreal Daily Star* relate que « fireworks were set off at several points »<sup>64</sup>.

Inscriptions partisans, symboles identitaires et objets associés à l'esprit de la fête sont ainsi des signifiants que les organisateurs libéraux utilisent de manière à enrober d'une aura symbolique le déroulement de la manifestation. Dans le cours des événements, ces objets viennent signifier la conjoncture politique, la légitimité nationale et l'instant festif.

## CONCLUSION

Les grandes démonstrations Laurier des 6, 7 et 8 mai 1896, tenues à Québec, constituent un exemple de rites et rituels politiques utilisés par les gens de pouvoir en contexte électoral. Elles sont élaborées par un comité organisateur dont les membres sont issus des rangs du parti libéral. Ces organisateurs partisans voient à la mise en forme du rituel, à l'ordonnance des rôles, places et postures et aux symboles utilisés de manière à mettre en spectacle les discours qui sont prononcés et à valoriser l'objet de la célébration, Wilfrid Laurier.

Dans un spectre plus large, l'étude de ces trois manifestations, qui s'insèrent dans la campagne électorale de 1896, montre que l'observation des rites et rituels politiques peut s'effectuer dans la courte durée, dans la bataille politique au jour le jour de la campagne électorale, qui dure alors près de deux mois, où la conquête et la conservation du pouvoir sont l'objectif ultime. Pour ces périodes mouvementées de la vie politique, l'histoire de la province de Québec regorge d'exemples. Les rites et rituels politiques sont alors étudiés pour eux-mêmes, l'observateur tentant de décoder, derrière l'apparente monotonie des formes et des objets utilisés, les intentions des organisateurs, qui investissent l'espace public pour imposer aux gouvernés les représentations qu'ils veulent bien donner d'eux-mêmes, et surtout selon lesquelles ils désirent être perçus. Pour le sociologue Pierre Bourdieu, c'est dans ce travail de représentation que réside la nature même de l'activité politique. Dans *Ce que parler veut dire*, l'auteur écrit que « l'action proprement politique [...] vise à produire et à imposer des représentations [...] du monde social qui soient capables d'agir sur ce monde en agissant sur la représentation que s'en font les agents »<sup>65</sup>.

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Cet article est inspiré du mémoire de maîtrise de l'auteur sous la direction de Réal Bélanger, qui sera déposé au département d'histoire de l'Université Laval. L'auteur tient à remercier les professeurs Lyse Roy et Marie-France Wagner pour leurs commentaires judicieux.
2. Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 200.
3. René Rémond, « Une histoire présente », *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1996, p. 12.
4. Serge Bernstein et Pierre Milza, *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 5-6. Sur le renouvellement de l'histoire politique québécoise, ses principaux problèmes et les modalités de son retour dans l'explication historique globale, voir Réal Bélanger, « Pour un retour à l'histoire politique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 3, 1997, p. 223-241.
5. Serge Bernstein, « Rites et rituels politiques », *Dictionnaire historique de la vie politique française au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 932.
6. Voir entre autres H. V. Nelles, « Historical Pageantry and the "Fusion of the Races" at the Tercentenary of Quebec, 1908 », *Histoire sociale/Social History*, n° 29, 1996, p. 391-415, H. V. Nelles, *L'histoire spectacle : le cas du tricentenaire de Québec*, Montréal, Boréal, 2003, 428 p., Martin Pâquet, « Prolégomènes à une anthropologie historique de l'État », *Journal of History and Politics/Revue d'histoire et de politique*, vol. 12, n° 2, 1996-1997, p. 1-35, Martin Pâquet, « "Un geste auguste dans le temple de la loi". L'ordo des cérémonies d'ouverture des sessions parlementaires au Québec, 1792-1997 », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 23, n° 1, 1999, p. 99-124, Ronald Rudin, « Marching and Memory in Early Twentieth-Century Quebec : La Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste, and le Monument Laval », *Journal of the Canadian Historical Association*, n° 10, 1999, p. 209-235.
7. Dans ses *Mémoires*, Lapalme écrit : « Les bains de foule sont du matériel de cinéma et ne produisent pas une loi, pas même un décret », Georges-Émile Lapalme, *Mémoires*, tome III, *Le paradis du pouvoir*, Ottawa, Leméac, 1973, p. 34.
8. Voir par exemple Joseph-Donat Tourigny, *Fêtes Patriotiques et récits des événements qui s'y rapportent*, Montréal, Imprimerie de La Salle, 1921, 213 p., Jean-Charles McGee, *Histoire politique de Québec-Est*, Québec, Bélisle, 1948, 332 p., Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, Montréal, Fides, 1940-1969, 41 vols.
9. L'historien Bélanger écrit que, dans ses plus belles années, Laurier est considéré par ses compatriotes de langue et de religion comme « l'idole à imiter, le sauveur tant attendu, la revanche de la "race", le symbole que tout p[eu]t être possible pour eux dans ce Canada appelé à la plus brillante destinée », Bélanger, *Wilfrid Laurier, op. cit.*, p. 466.
10. Dans *La politique et ses images*, Jean Paul Gourévitch relate que le discours politique est une parole qui nécessite « un dispositif d'amplification de l'énonciateur vis-à-vis de son auditoire ». Dans ce contexte, la mise en spectacle du discours politique « sublime l'énonciateur et provoque un effet de coagulation sur son auditoire », Jean Paul Gourévitch, *La politique et ses images*, Paris, Edilig, 1986, p. 56.
11. Sur la campagne électorale de 1896, voir Richard Jones, *Vers une hégémonie libérale : aperçu de la politique canadienne de Laurier à King*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1980, 256

p., et J. Murray Beck, *Pendulum of Power : Canada's Federal Elections*, Scarborough, Ont., Prentice-Hall of Canada, 1968, 442 p.

12. Le problème des écoles du Manitoba met en péril la survie même de la minorité francophone et catholique hors Québec. Sur cette question, voir notamment Paul Crunican, *Priests and Politicians : Manitoba Schools and the Election of 1896*, Toronto, University of Toronto Press, 1974, 369 p., et Bélanger, *Wilfrid Laurier, op. cit.*, p. 187-202.

13. Selon John W. Dafoe, célèbre journaliste du *Manitoba Free Press*, le principal organisateur des libéraux, Joseph-Israël Tarte, avait sondé, au cours de l'année précédente, l'état d'esprit de la province de Québec et découvert que l'enjeu principal des élections générales serait, au-delà des thèmes conjoncturels, le nom même de Laurier. Dafoe écrit à propos de la stratégie de Tarte : « He foresaw that the issue in Quebec would not be made by the government [...] ; it would be wether the French-Canadians, whose imagination and affections had already been captured by Laurier, would or would not vote to put their great man in the chair of the prime minister of Canada », John W. Dafoe, *Laurier : A Study in Canadian Politics*, Toronto, McClelland & Stewart, 1963 (1922), p. 36.

14. Bélanger, *Wilfrid Laurier, op. cit.*, p. 200.

15. *L'Événement*, 9 mai 1896.

16. *L'Électeur*, 7 mai 1896.

17. La tenue de ces grandes démonstrations Laurier coïncide en effet avec la publication de cette lettre du premier ministre de l'Ontario, sir Oliver Mowat, dans laquelle il se déclare prêt à rejoindre le cabinet Laurier, si celui-ci parvient à former le prochain gouvernement. Sur cette conjoncture, voir Paul Romney, « Mowat, sir Oliver », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XIII, 1901-1910, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 802 ; Peter B. Waite, *Canada 1874-1896 : Arduous Destiny*, Toronto, McClelland and Stewart, 1971, p. 274.

18. Dans un article fort intéressant, Daniel Dayan et Elihu Katz différencient les aspects gestuels —événement joué— et discursifs —événement parlé— des cérémonies publiques. Pour ces auteurs, les mots prononcés dans les activités rituelles ne constituent pas « le point culminant de l'événement », bien qu'ils soient considérés généralement comme tel. Pour Dayan et Katz, l'événement joué est le véritable « moment crucial » des cérémonies publiques. Daniel Dayan et Elihu Katz, « Télévision d'intervention et spectacle politique. Agir par le rituel », *Hermès*, n° 17-18, 1995, p. 176.

19. Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, 320 p.

20. Selon la définition qu'en donne l'historien René Castonguay, les hommes de parti sont ces individus « dont l'attachement à une formation politique est tel que [leurs] propres idées font souvent place aux politiques émises par les dirigeants du parti, même si elles sont divergentes, voire contraires à [leurs] propres idées ; c[e] sont ceux [qui accepte[nt]] le fait qu'appartenir à un parti politique implique que ce sont les positions officielles du parti qu'il faut défendre publiquement », René Castonguay, *Rodolphe Lemieux et le Parti libéral, 1866-1937 : le chevalier du roi*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 9.

21. *La Patrie*, 7 mai 1896.

22. *L'Électeur*, 4 mai 1896.

23. Ces informations biographiques sont tirées du *Dictionnaire des parlementaires*, p. 587-588, et de Jean-Guy Pelletier, « Pelletier, sir Charles-Alphonse-Pantaléon », *Dictionnaire biogra-*

*phique du Canada*, vol. XIV, 1911-1920, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 908-910.

24. *L'Électeur*, 4 mai 1896.

25. La liste des membres du comité organisateur des trois grandes démonstrations Laurier de Québec est publiée dans *La Patrie*, 6 mai 1896. Les noms de ces individus paraissent dans la liste des organisateurs du district de Québec pour les élections générales qui est publiée dans *L'Électeur* du 4 mai 1896.

26. Pour la campagne électorale de 1896, Rochette et Turner sont aussi vice-présidents du comité d'organisation de tout le district de Québec, *L'Électeur*, 9 mai 1896.

27. C'est pourquoi, dans les jours qui précèdent ces grandes démonstrations Laurier, les clubs libéraux de Québec tiennent des assemblées extraordinaires pour régler les préparatifs. Ces réunions sont annoncées dans *L'Électeur*, 1, 2, 3 et 4 mai 1896.

28. Marc Abélès, *Anthropologie de l'État*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 121.

29. Il existe une vaste littérature sur les entrées royales. Voir notamment Jean-Marie Apostolides, *Le roi-machine : spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, 181 p. ; Bernard Guenée et Françoise Lehoux, *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1968, 366 p. ; Bernard Guenée, Christian Desplat et Paul Mironneau (dir.), *Les entrées : gloire et déclin d'un cérémonial. Colloque des 10 et 11 mai 1996, Château de Pau, Biarritz*, J&D Éditions, 1997, 268 p. ; Ralph E. Giesey, *Cérémonial et puissance souveraine : France, xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 1987, 170 p. ; et Marie-France Wagner et Daniel Vaillancourt, *Le roi dans la ville. Anthologie des entrées royales dans les villes françaises de province, 1615-1660*, Paris, Champion, 2001, 334 p.

30. Pour une comparaison entre les entrées solennelles de la Renaissance et les activités de réception au Québec pendant le xx<sup>e</sup> siècle, voir Louise Frappier et Claire Latraverse (dir.), *Cahier du Groupe de recherches sur les entrées solennelles*, Montréal, Concordia, 2003.

31. *L'Électeur* et *La Patrie*, 7 mai 1896.

32. Nelles, *L'histoire spectacle*, op. cit., p. 235. Sur la popularité de ces manifestations, voir aussi Susan G. Davis, *Parades and Power : Street Theatre in Nineteenth-Century Philadelphia*, Philadelphia, Temple University Press, 1986, 235 p. ; Peter G. Goheen, « Défilés et processions », *Atlas historique du Canada*, vol. II, *La transformation du territoire, 1800-1891*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987, planche 58 ; John R. Porter, « Processions et défilés », *Le grand héritage*, vol. I, *L'Église catholique et les arts au Québec*, Québec, Musée du Québec, 1984, p. 257-277.

33. André-J. Bélanger, « La communication politique ou le jeu du théâtre et des arènes », *Hermès*, n<sup>o</sup> 17-18, 1995, p. 129.

34. André Siegfried, *Le Canada. Les deux races*, Paris, Armand Colin, 1907, p. 197-204.

35. *Le Soir*, 9 mai 1896.

36. *L'Événement*, 7 mai 1896 et *L'Électeur*, 8 mai 1896.

37. Sur ce sujet, voir Claude Rivière, *Anthropologie politique*, Paris, A. Colin, 2000, p. 164.

38. Christian Bromberger, « Paraître en public. Des comportements routiniers aux événements spectaculaires », *Terrain*, n<sup>o</sup> 15, 1990, p. 8.

39. Louis Marin et Daniel Arasse, *De la représentation*, Paris, Gallimard, 1995, p. 47.

40. *L'Électeur* et *L'Événement*, 7 mai 1896.

41. Dans les trois processions de Québec, le nombre des voitures attelées varie selon la procession et selon les sources. Par exemple, dans la procession du 6 mai 1896, il y a 150 carrioles selon *L'Électeur*, 100 selon *L'Événement* et 50 selon *The Gazette*. Voir *L'Électeur*, *L'Événement*, et *The Gazette*, 7 mai 1896.
42. Dans les trois manifestations de Québec, Laurier prend place dans une voiture de gala prêtée par le marchand de fourrures Jean-Baptiste Laliberté. *L'Électeur*, 4 mai 1896.
43. Dans la procession du 6 mai, ce sont 50 membres du club Mercier qui entourent la voiture du chef, ce qui fait écrire à *L'Électeur* : « Laurier et Mercier : voilà deux grands noms pour la population de Québec », *L'Électeur*, 7 mai 1896.
44. *L'Électeur*, 9 mai 1896.
45. Dans les assemblées de Québec, les présidents sont Richard Turner, Gaspard Rochette et J.-H. Patry, vice-président du club Mercier.
46. Les journaux partisans consacrent d'ailleurs plusieurs colonnes à la nomenclature des personnalités présentes sur la scène auprès de Laurier.
47. Voir *Le Soir* et *La Patrie*, 7 mai 1896 et *La Presse*, 8 mai 1896.
48. Dans ce discours, Laurier déclare qu'avec Mowat au sein du cabinet, « nous aurons alors un gouvernement qui rappellera le gouvernement Baldwin-Lafontaine », *L'Événement*, 7 mai 1896.
49. Pour une définition générale du symbole, voir Madeleine Grawitz, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2000, p. 391, et François Gresle et al., *Dictionnaire des sciences humaines : sociologie, psychologie sociale, anthropologie*, Nathan, 1994, p. 361-362. Prendre aussi en considération le texte de Robert Darnton, « The Symbolic Element in History », *The Journal of Modern History*, vol. 58, n° 1, 1986, p. 218-234.
50. Abélès, *Anthropologie de l'État, op. cit.*, p. 122.
51. Voir Claude Rivière, *Les liturgies politiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 226-227, et Philippe Braud, *L'émotion en politique*, Paris, P.F.N.S.P., 1996, p. 86-87.
52. Le rituel doit reposer sur des formes et des contenus symboliques reconnus par le groupe concerné. Comme le résume François-André Isambert : « l'on ne peut faire du rite avec n'importe quoi », François-André Isambert, *Le sens du sacré, fête et religion populaire*, Paris, Éditions de Minuit, p. 109.
53. *Le Soir*, 7 mai 1896.
54. Voir les comptes rendus des journaux suivants pour trouver les différentes inscriptions : *L'Événement*, 7 et 8 mai 1896, *La Presse*, 7 et 8 mai 1896, *La Patrie*, 7 et 8 mai 1896, *Le Soir*, 7 et 8 mai 1896, *L'Électeur*, 7, 8 et 9 mai 1896.
55. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 115.
56. C'est ce dont témoigne le numéro du 7 mai 1896 de *L'Électeur*, dont le correspondant note que « les pavillons anglais, français et canadiens, cette trinité si belle, flottaient aux quatre coins de la salle [de l'Académie de musique] », *L'Électeur*, 7 mai 1896.
57. George F. G. Stanley, *The Story of Canada's Flag : A Historical Sketch*, Toronto, The Ryerson Press, 1965, p. 25.
58. John S. Willison, *Sir Wilfrid Laurier*, Toronto, Oxford University Press, 1927, vol. II, p. 56.

59. Hormisdas Magnan, *Cinquantenaire de notre hymne national « O Canada, terre de nos aïeux »*. *Les origines de nos drapeaux et chants nationaux, armoiries, emblèmes, devises*, Québec, [s.n.], 1929, p. 46-51.
60. Au tournant du siècle, plusieurs Canadiens commencent à considérer le Red Ensign, drapeau de la marine marchande canadienne depuis 1892, comme étant le drapeau national du Canada. Ce pavillon n'a alors toutefois aucun droit de cité sur terre. Stanley, *The Story*, *op. cit.*, p. 25.
61. Serge Moscovici, *L'âge des foules. Un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Éditions Complexe, 1985, p. 192.
62. Voir par exemple *La Presse*, 7 mai 1896, *La Patrie*, 7 et 9 mai 1896, *L'Événement*, 7 et 9 mai 1896.
63. Voir *The Gazette*, 7 mai 1896, *La Patrie*, 8 mai 1896, *La Presse* et *The Montreal Daily Star*, 9 mai 1896.
64. *The Montreal Daily Star*, 9 mai 1896.
65. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, *op. cit.*, p. 149.